

ne pouvois me conduire différemment avec elle, sans m'exposer à un raccommodement qui m'étoit assez peu nécessaire, & qui auroit rendu aussi inutile que ridicule tout ce que j'avois fait pour vous. Vous lirez vous-même sa lettre, ce soir, & pendant que la tendre Ampélis s'occupera du farouche Thrazylle, nous chercherons ensemble tous les moyens qui peuvent vous procurer le bonheur de triompher de Diotime, & de vous entendre un jour accabler de toutes les injures dont elle m'honore aujourd'hui.



## L E T T R E L X X X V I.

N É M É E A A L C I B I A D E.

C E n'est pas pour vous demander, puisque je la fais, la raison de la mine affreuse que vous me faites depuis quelques jours; mais seulement pour vous prier, ou de cesser de me voir, ou de reprendre avec moi votre ton ordinaire, que je vous écris. Tant d'humeur (& vous devriez vous-même vous le dire) ne va pas avec si peu d'amour.

Si je pouvois n'attribuer votre jalousie qu'à la force de votre sentiment, je vous la passerois peut-être; mais, sûre, comme il est impossible que je ne le fois pas, de ne la devoir qu'à votre vanité, il ne me convient point de m'en laisser être la victime. Vous venez de me donner & la plus convaincante, & la plus cruelle de toutes les preuves que je ne suis pour vous qu'un objet fait seulement pour amuser vos loisirs; & que, même, vous m'en croyez encore trop honorée. Ne vous rendant exactement que ce que je reçois de vous, je n'ai ni l'injustice de me plaindre de votre façon de penser, ni même le desir de vous voir prendre celle qu'il se peut, à la rigueur, que vous m'eussiez due, parce que si elle avoit plus de quoi flatter mon orgueil, elle n'en agiroit pas davantage sur mon ame: mais je voudrois, du moins, qu'en affichant pour moi si peu de tendresse, vous n'en exigeassiez point de ma part; qu'enfin vous écoutassiez moins les besoins de votre amour-propre, que les véritables sentimens de votre cœur. Si je ne donne point au premier tout ce qu'il voudroit, je ne sçaurois douter que je n'accorde à l'autre tout ce qu'il me

demande; & je ne sçaurois vous exprimer à quel point cette certitude à laquelle vos procédés donnent chaque jour plus de force, me rend ridicules les effets de votre vanité. Moins, enfin, il m'est impossible de vous supposer cette délicatesse, quelquefois incommode, mais toujours si flatteuse, dont une passion vive, tendre & sincère, rend susceptible, plus je dois être blessée de vos fantaisies & de vos injustices. Qu'ai-je fait en recevant Axiochus, que ce que vous-même avez exigé que je fisse? Autant que je puis en juger par quelques mots qui, au milieu du superbe silence que vous gardez avec moi depuis ce tems-là, vous sont échappés, vous êtes offensé des complaisances que j'ai eues pour lui; mais comme vous sentez qu'après m'y avoir vous-même condamnée, vous ne pouvez avec justice m'en faire un crime, vous feignez de craindre que ce que vous ne vouliez que momentané, ne forme une liaison durable; & qu'enfin Axiochus ne vous enleve mon cœur. *Mon cœur!* ne sentez-vous pas, & quel est entre nous deux, l'abus de cette façon de parler, & ce qu'elle doit me paroître? Peut-on craindre de perdre ce qu'on se soucie assez

peu de posséder, pour le céder avec si peu d'effort & tant de légèreté? Car, enfin, qui vous forçoit de me livrer à Axiochus, lorsque lui-même, éperduement amoureux d'une autre, ne me voyoit qu'avec la plus profonde indifférence? Je concevois aisément qu'attachant à ma personne fort peu de prix, & toujours plus flatté de faire des choses extraordinaires, que d'en faire de raisonnables, c'eût été de moi qu'Axiochus eût été amoureux, vous m'eussiez cédée à lui; mais, que pour le distraire de la malheureuse passion que lui inspire Diotime, vous l'ayez sollicité de m'honorer de ses desirs, & que vous m'avez, moi, obligée d'y répondre, c'est une idée qui ne pourra jamais venir qu'à vous, & dont je vous conseille d'autant plus de vous féliciter, qu'il y a moins d'apparence que vous en partagiez l'honneur avec personne. Aussi, ne crains-je pas de vous avouer que, piquée autant qu'en effet, je devois l'être, du mépris que vous osiez me marquer, je pensai ne répondre à votre lettre qu'en rompant avec vous de la façon la plus éclatante. Heureusement pour moi, je sçais quelquefois réfléchir. Je connois le sentiment le plus déterminé de votre ame,

& le seul, peut-être, qui n'y soit pas factice. Je crus donc qu'en paroissant accepter Axiochus avec transport, je vous punirois beaucoup plus que si je prenois le parti que, d'abord, le dépit m'avoit conseillé. D'ailleurs, sans vous aimer, vous ne m'êtes point assez indifférent pour que, sans me faire violence, je pusse me déterminer à la rupture. Je considérerai qu'en cessant de vivre avec vous, je pouvois me préparer des regrets; que, mon dépit satisfait, mon goût pour vous, pourroit se rallumer; que, vain comme vous l'êtes, jamais vous ne me pardonneriez de vous avoir fait essuyer un affront qui vous seroit si nouveau. Je considérerai encore qu'en vous punissant très-peu dans le fond, je manquois une occasion de plaisir que, de moi-même, à la vérité, je n'aurois pas cherchée; mais qui dans mes principes ne pouvoit pas m'être absolument indifférente. Axiochus est aimable, & me l'avoit toujours paru, pas assez cependant pour que j'eusse pesé sur la sorte d'impression qu'il me faisoit. Votre proposition, ou, pour parler plus juste, les ordres que vous me donâtes, m'éclairerent tout d'un coup sur le goût que j'avois pour lui, & le rendirent plus vif. A tous ces motifs, plus

que suffisans pour me déterminer, se joignit le desir de l'emporter sur Diotime. Ce n'étoit pas que je ne sentisse ce que je devois de ce triomphe au moment, & aux sens; & qu'il ne seroit pas plus durable qu'il n'auroit de quoi me flatter. Mais je n'aimois point assez Axiochus pour me faire une peine de ne lui pas inspirer d'amour; il y a même toute apparence que ce sentiment de sa part m'auroit plus embarrassée encore qu'il ne m'auroit plu. Mais le triomphe que je voulois remporter sur elle, tout imparfait qu'il devoit être, ne pouvoit que me suffire à moi, qui ne me proposois que de le séduire aussi passagèrement qu'il me séduiroit lui-même. Aussi conséquente dans mes actions que vous l'êtes peu dans les vôtres, je n'oubliai donc rien de ce que les circonstances où vous m'aviez mise, & mes propres dispositions me firent juger nécessaire, tant pour remplir les devoirs que vous m'aviez imposés, que pour parvenir au but où je tendois. Plus, enfin, Axiochus à peu près aussi foible contre l'occasion que je m'en étois flattée, & pourtant, plus long-tems fidele à sa passion que je ne l'aurois cru, me disputa la victoire, plus je m'obstinai à la remporter. U

étoit impossible, l'eusse-je même voulu, que je l'amenaſſe où je le deſirois, ſans que lui-même ne vint à m'intéreſſer à un certain point; & qu'à la fin je ne partageaſſe point, & ſon erreur, & ſes transports. Je ne ſçais combien de pardons il en a, depuis, demandé à l'amour; ce que je ne puis de même ignorer, c'eſt que ce dieu a dû le trouver bien coupable; & que s'il vous reſtoit encore quelque ſentiment pour moi, je devrois auſſi vous le paroître beaucoup. Si je pouvois me flatter de vous punir de votre généroſité envers Axiochus, en vous faiſant le détail de tout ce qu'il lui doit, je ne vous en refuſerois auſſi certainement pas l'hiſtoire; mais comme je dois croire que vous y porteriez la même grandeur d'ame qui m'a expoſée à en avoir une pareille à vous conter, vous trouverez bon que je m'en épargne la peine. S'il vous reſtoit ſur cela quelque curioſité, votre ami, à qui je n'ai pas demandé le ſecret, pourra aiſément la ſatisfaire. Examinez, au reſte, lequel doit l'emporter dans votre ame, ou du goût que je vous ſouſçonne d'avoir encore pour moi, ou du cruel affront qu'il vous ſemble que je vous ai fait, en trouvant aimable pour quelques inſtans un hom-

me que vous exigiez qui me le parût. Si vous prenez le parti qu'à votre place je crois que je prendrois, c'eſt à-dire, que votre humeur vous paroiſſe auſſi mal fondée qu'elle l'eſt en effet, vous viendrez ce ſoir chez moi, & je vous y prouverai que ma fantaiſie pour Axiochus, toute vive que vous l'avez ſuppoſée: ne m'a pas, autant que vous le croyez, changée à votre égard. Si, au contraire, vous y perſiſtez, il ne me reſte qu'à vous prier de relire le commencement de ma lettre.

---

 L E T T R E LXXXVII.

## ALCIBIADE A AXIOCHUS.

J'AI depuis que j'exiſte, vu beaucoup de choſes extraordinaires, ſans doute; je puis même, ſans vanité, dire que j'en ai fait quelques unes; mais je ſuis forcé d'avouer que, ni tout ce que j'ai vu, ni même tout ce que j'ai fait en ce genre, n'approche pas de la bizarre idée dont vous venez de me faire la confidence. Ma propre ſingularité me donnant un peu de penchant pour tout ce qui en

porte le caractere, j'ai, dans le premier moment, été, l'on ne peut pas plus, tenté de faire ce dont vous me priez avec tant d'instance; moins encore dans l'espoir de vous égaler, que pour voir comment votre grandeur d'ame s'accommoderoit des suites qui devoient naturellement en résulter: & si mon amitié pour vous eût été moins vive, vous m'auriez vu, en conséquence de cette curiosité, plus seconder votre desir que le combattre. C'est, tant pour votre vanité que pour la mienne, grand dommage, assurément, que nous soyons forcés de cacher au public des choses qui nous feroient tant d'honneur à ses yeux. Vous devenez passionnément amoureux d'une femme que je n'aime pas, à la vérité; mais qu'il ne se pouvoit cependant point que je possédasse sans plaisir; & quand (ce dont, malgré tous les dédommagemens que je vous devois, vous n'auriez jamais dû vous flatter) je vous le sacrifie, vous me sollicitez de la reprendre, par la raison, dites-vous, que vous ne pouvez point supporter le spectacle de la douleur que lui cause mon inconstance. Il est vrai que ce n'est point tout-à-fait de cela que vous me priez; mais il ne l'en est pas moins que ce seroit indubitablement ce

qui arriveroit, si, dans la position où nous sommes elle & moi, je la revoyois ainsi que vous m'en pressez. Comment, en effet, voulez vous que je reparoisse devant ses yeux? à quel titre? en quel qualité? Irai-je, à la place du sentiment qu'elle reclame, & qui seul, dans cet instant pourroit la rendre heureuse, lui offrir une froide & insipide amitié, si peu faite pour lui en tenir lieu! Non: si ma présence ne lui est pas un garant de mon retour, si, en l'abordant, je ne tombe point à ses genoux; si je ne mouille point ses mains de mes larmes; si, enfin, tout ce que je lui dirai n'exprime point le plus vif des repentirs, cette même démarche que vous croyez si faite pour calmer sa douleur, ne peut être pour elle qu'un nouveau sujet de désespoir & un coup plus cruel encore que le coup que je viens de lui porter. Ce n'est pas, mon cher Axiochus, dans les premiers momens que l'on est quitté, que l'on peut accepter pour ami l'objet que le cœur regrette: peut-être paroît-on croire, peut-être même croit-on alors ne rien désirer de plus; mais quand il seroit vrai que l'on ne se trompât point sur cela, ce ne seroit jamais que dans l'espérance de le rengager, que l'on

se borneroit à n'avoir plus que la seconde place où l'on a occupé la première. En supposant encore qu'après avoir inspiré les sentimens les plus tendres, on pût se contenter de la simple amitié, pensez-vous que la vanité y consentît ? Vous avez été plus d'une fois dans la position où se trouve Diotime, & il ne se peut point qu'en échange de ce dont on vous privoit, on ne vous ait pas offert tout au moins de l'estime : car c'est la règle ; mais ce que, guérir par le tems, ou par le secours d'une fantaisie nouvelle, vous avez accepté, ne l'avez vous pas, dans le tems qu'il vous a été offert, rejeté, & même avec indignation ? Quoique je puisse dire que je n'ai jamais été quitté, puisque je ne le suis que quand & parce que je veux l'être, je n'en conçois pas moins qu'on doit non-seulement avec assez d'indifférence pour l'objet qui nous abandonne, mais avec l'ennui d'en être aimé, être fort affligé de n'être plus rien pour lui. Je crois, de plus, que si ceux à qui ce malheur arrive vouloient s'examiner, ils trouveroient plus souvent qu'ils ne le pensent, que ce dont ils croient que leur cœur gémit, ne blesse que leur amour-propre. Beaucoup moins pour les intérêts de ma

gloire, que pour rendre à Diotime la justice qui lui est due, je n'imagine point que la douloureuse situation où elle est aujourd'hui ne soit que l'ouvrage de sa vanité ; mais je n'en ai point pour cela plus de pente à croire que l'amour y entre pour tout. En effet, elle s'honoroit trop de ma conquête pour n'être pas, & fort humiliée de ma légèreté, & peut-être, plus surprise encore de l'avoir si-tôt éprouvée. Elle est, sans doute, bien loin de se croire ce sentiment ; mais il n'est pas moins vrai, & qu'elle l'a, & qu'il est même impossible qu'elle ne l'ait pas. Ce n'est pas, au reste, que je la blâme de s'être flattée qu'elle me fixeroit. Si j'en excepte Aspasia, elle est, de toutes les femmes qui se sont fait la même illusion, la seule qui pût se la faire avec justice ; & plus ses espérances étoient fondées, moins elle doit être disposée à vivre avec moi sur le ton qui, seul, conviendroit à votre tendresse pour elle. Je vous le répète : sans l'avoir jamais aimée comme elle méritoit de l'être, je la trouvois fort aimable. En la quittant pour vous, longtems auparavant que le dégoût m'y forçât, je vous ai fait un sacrifice. J'ai cru devoir cette complaisance à un ami sur

une chose qui, faisant le malheur de sa vie, ne contribuoit que foiblement au bonheur de la mienne. Je ne cherche pas, comme vous voyez, à vous exagérer ce que vous me devez; mais je voudrois bien que par une fantaisie de générosité plus déplacée encore qu'elle n'est inouïe, vous ne la rendissiez pas inutile. Encore une fois, je ne puis, ni ne dois revoir Diotime que pour la presser de renouer avec moi. Elle a sur mes sens assez d'empire encore pour que ce ne fût ni la simple politesse, ni la nécessité attachée à la démarche que vous voudriez que je fisse, qui me forçassent à l'en prier; & toute armée qu'elle devroit être contre mes sermens, pensez-vous que ce fût impunément qu'elle me reverroit à ses genoux? Quelque pénible que puisse vous être le spectacle qu'elle vous présente, pouvez-vous un instant le comparer avec le supplice que vous éprouveriez si ce que vous exigez de moi la remettoit entre mes bras? La justice qu'elle doit se rendre d'avoir de quoi être aimée plus tendrement que personne; l'amour-propre, le desir de la vengeance; le plaisir d'aimer dont, lorsqu'on l'a goûté, l'on ne sçauroit être privé long-tems; ce charme qu'une

femme trouve à jouir du désordre où plongent les sens, & à n'être pas belle pour elle seule, la consoleroient plus promptement que vous ne croyez, & qu'elle ne le croit elle-même, des malheurs que je lui ai fait éprouver. Mettez là, pour son bonheur, & pour le vôtre, à l'abri des injustices que je lui ferois encore si je la revoyois. L'acheverois; peut-être, par une seconde inconstance, de la dégoûter de l'amour; & il vous est important que ce ne soit que moi qu'elle abhorre. Sans former des projets, sans doute fort généreux, mais, si vous me permettez de vous le dire, plus absurdes encore, ne songez qu'à profiter des avantages que vous avez auprès d'elle pour lui faire partager vos sentimens. Vous n'avez pas dû vous flatter que ce fût sans regret qu'elle me perdît; & vous auriez encore plus de tort d'imaginer que ce regret puisse être éternel. De tous les rivaux que j'avois auprès d'elle, vous êtes le seul à qui elle ait permis de voir couler ses larmes: c'étoit; dans l'état où elle est, la plus grande, & la plus flatteuse préférence qu'elle pût vous donner. Vous vous plaignez respectivement, elle, de ce qu'elle m'aime toujours, vous de ce qu'elle ne peut vous

aimer ; vous vous consolez ensemble de vos communs malheurs ; elle vous ouvre son cœur, vous permet de lui parler du vôtre, veut vous guérir de la passion qu'elle vous a inspiré ! croyez-moi, elle finira par y être sensible, j'ose vous en répondre. Continuez de respecter sa douleur, & ne la contraignez jamais : si vous l'entretenez de votre amour, que ce ne soit qu'après l'avoir laissée s'épuiser sur le sien ; mais, sur-tout, paroissez toujours convaincu que c'est le plus inutilement du monde que vous l'aimez. Une femme qui dit, & croit qu'elle n'aimera jamais, peut être flattée d'inspirer une passion ; mais elle seroit, à coup sûr, blessée que l'on eût l'air de croire qu'elle peut tôt ou tard la récompenser. Conserver de l'espérance, & feindre de n'en avoir point ; paroître même faire tous vos efforts pour triompher d'un sentiment si malheureux ; l'accabler de vos soins, & ne la pas fatiguer de vos desirs, c'est dans votre état actuel, de tout ce que vous pouvez employer, ce qui doit avoir le plus de succès. Je ne désapprouverois pas, non plus, que si dans quelque tems vous ne la trouvez point plus sensible, vous lui fiffiez craindre que vous pouvez parvenir à vous

vous

vous dégager. Plus accoutumée à votre tendresse qu'elle ne s'en doute, elle craindra tout au moins qu'une passion nouvelle ne vous enleve à des soins qui insensiblement lui seront devenus nécessaires, & dont il n'est pas à présumer qu'elle consente à se voir privée. Quoique sur l'article de la vanité, je l'aie trouvée moins femme qu'une autre, il ne se peut pas davantage qu'elle voie, sans un peu de jalousie, l'impression qu'une autre pourroit faire sur vous ; & ce mouvement, auquel les femmes, quoi qu'elles en disent, ne se méprennent pas moins souvent que nous-mêmes, ou développera dans son ame le sentiment sourd qu'elle peut y avoir pour vous, ou lui fera croire qu'il y existe. Délicat jusques au ridicule, en ne supposant que le dernier cas, vous rougirez sans doute, de ne devoir votre triomphe qu'à une erreur. J'avoue qu'en effet il aura moins de quoi vous flatter que s'il étoit l'ouvrage du penchant ; mais, sans compter qu'aussi-tôt que vous l'aurez soumise, sa propre vanité sera intéressée à ne plus rien refuser à la vôtre, l'unique chose qui vous importe à présent est de vaincre. Vous devez donc, par conséquent, regarder comme éga-

Tome VI. Part. III. R



lement glorieux pour vous, tous les moyens qui peuvent vous mener à la victoire. Votre amour vous a jusqu'à présent ( chose assez rare ) aussi-bien conduit que si vous n'eussiez fait qu'en feindre ; & je connois trop Diotime pour douter qu'elle ne sente pas vivement la façon dont vous vous comportez avec elle. Moins, en effet, elle ignore l'état de votre ame, plus elle doit vous sçavoir gré de l'effort que vous vous faites pour ne lui parler jamais que de moi. Ne vous exposez donc point à vous détruire votre ouvrage, par un seul instant de ma présence. Toute la reconnaissance qu'elle vous doit, & que selon toute apparence elle a pour vous, ne tiendrait pas contre un de mes regards. Relativement à notre sentiment, nous sommes tous injustes, ou ingrats ; mais ou j'ai mal étudié les femmes, ou elles sacrifient au leur, plus encore que nous ne sacrifions au nôtre. Je vous invite d'autant plus à peser sur les réflexions que je vous présente, que le parti que vous prendrez, peut, quel qu'il soit, plus influer sur votre bonheur. Si, cependant, malgré mes remontrances, vous persistez dans le dessein où vous êtes, je vous donne ma parole, & que j'irai

demain voir Diotime, & que vous n'attendrez pas jusques au soir, à être, de tous les hommes, le plus à plaindre & le plus désespéré.



## L E T T R E L X X X V I I I .

## L E M Ê M E A P É R I C L È S .

*Cette Lettre, & celle qui la suit, paroissent s'être croisées.*

**Q**UOIQUE ce ne soit point de vous que j'apprenne ce qui vient de se passer à Athenes, le fait qu'on me mande est si vraisemblable ; & je dois, d'ailleurs, tant de foi à ceux qui m'écrivent, que je ne doute pas plus de votre déposition, que si vous me l'eussiez annoncée vous-même. Vous aviez, en effet, dans le cours d'une administration encore plus heureuse qu'elle n'a été longue, eu trop de droits à notre reconnaissance, pour que nous pussions, sans la dernière des injustices, ne vous point traiter comme nous avons fait Miltiade, Thémistocle, Cimon, & généralement tous ceux de nos chefs qui ont le plus utilement tra-

vaillé à augmenter notre puissance & à étendre notre gloire. Je vous connois trop pour croire que le coup qui vous frappe vous étonne plus qu'il ne vous afflige; mais si, dans cette occurrence, vous pouviez être surpris de quelque chose, ce seroit, à mon sens, beaucoup moins du prix dont nous payons vos services, que de notre lenteur à vous l'accorder. Heureusement pour notre gratitude accoutumée, sur le point de vous rendre maître d'Épidaure, vous êtes tombé malade d'une fièvre pestilentielle qui s'étant répandue parmi toutes les troupes, vous a mis dans la nécessité absolue d'en lever le siège. Un peuple, tout à la fois, moins religieux & moins éclairé que le nôtre, n'auroit sans doute vu, dans ce qui vous est arrivé, qu'un accident d'autant plus naturel, que l'air d'Épidaure est en été l'on ne peut pas plus mal sain, & que la Grèce vient d'essuyer une peste violente dont même elle n'est point encore entièrement délivrée; mais les Athéniens pouvoient-ils se dispenser d'y reconnoître Esculape se vengeant de ce que vous osiez assiéger une ville qui lui est consacrée? Pourquoi, cependant, est-ce vous que le courroux de ce dieu poursuit, vous, dis-je, qui,

sans lui attribuer pour Épidaure une si grande sollicitude, mais jugeant plus convenables d'autres opérations, n'avez qu'à regret porté nos armes de ce côté-là? Ce dieu, certes, est ou bien mal instruit, ou bien peu reconnoissant! Au reste, fatigués comme ils l'étoient de vous voir à leur tête depuis si long-tems, vous vous seriez, plus fortement encore que vous n'avez fait, opposé au siège de cette place, & ne vous y seriez même point trouvé, qu'ils ne s'en seroient pas moins pris à vous de la honte dont leurs armes viennent de s'y couvrir. Enfin, donc, ils vous permettent de jouir de ce repos que vous desiriez depuis si long-tems! Je crois, toutefois, que vous vous trompez, si vous vous flattez que ce soit pour toujours qu'ils vous y rendent. Plus las, bientôt, du gouvernement de ceux qui vous succèdent, qu'il ne l'étoit du vôtre, vous verrez ce peuple, aussi volage qu'il est ingrat, vous redemander avec encore plus de fureur qu'il n'en a mis à vous déposer; & je crains qu'importuné de leurs clameurs, ou, plutôt, ne croyant pas que l'ingratitude de votre patrie, soit pour vous une raison de vous dispenser de lui être utile, vous ne repreniez ces mêmes cha-

390 LETTRES  
nes dont avec tant de plaisir vous vous voyez aujourd'hui délivré. \* J'avoue qu'en de pareilles circonstances, le plaisir de m'en venger, l'emporterait de beaucoup dans mon ame, sur la gloire qu'il pourroit y avoir à la servir; mais je ne suis point étonné qu'au lieu de penser sur cela comme moi, vous vous croyiez d'autant plus obligé de vous y consacrer, que vous avez plus à vous en plaindre. Laissons, si vous le voulez bien, ces discours superflus. Quoique j'imagine que, dans la position où vous êtes, vous avez pu trouver des ressources dans votre économie, je n'en ai pas moins de peine à croire que, pour payer la formidable amende à laquelle vous êtes condamné, vous puissiez vous passer du secours de vos amis. J'envoie, en conséquence, à Timagènes l'ordre de vous fournir tout l'argent dont vous aurez besoin; & je me flatte que vous voudrez bien ne pas refuser ces foibles marques de mon respect, & de mon dévouement pour vous. Disposez donc de mon bien, je vous en conjure, avec

\* L'événement justifia de tout point la prédiction d'Alcibiade. Peu de tems après avoir déposé Périclès, les Athéniens le rappellerent à leur tête; & il resta en place jusques à sa mort, qui arriva à la vérité l'année d'après.

ATHÉNIENNES. 391  
la même liberté que vous disposeriez du vôtre; & songez que, de toutes les obligations que je vous ai, celle d'avoir permis que je vous prouvassé, quoique bien foiblement, ma reconnaissance, ne sera pas, de tout ce que je vous dois, ce dont je conserverai le moins précieusement la mémoire. Comme j'attache infiniment plus de gloire à pouvoir vous être utile, qu'à l'être aux Athéniens; & que, dans les circonstances où vous êtes, il se pourroit qu'à la ville je vous fusse de quelque secours, je vous supplie, si vous en avez encore le pouvoir, de m'y rappeler; & si cela ne dépend plus de vous en aucune façon, d'obtenir de ceux qui gouvernent actuellement, que j'y ramène l'armée que vous m'aviez confiée. Ne croyez pas qu'en m'accordant, ou en me faisant accorder cette grace, vous fassiez à la patrie le tort même le plus léger. Quoique nous n'ayons rien tenté dont Esculape pût avoir à se plaindre, sa vengeance nous poursuit aussi. Nous sommes foibles & malades; je n'ai pu, pour ces deux raisons, depuis l'ouverture de la campagne, faire d'autres exploits que de prendre trois méchans petits forts que, faute de monde pour

les garder, j'ai démolis sur le champ; & je regarde pour beaucoup, dans l'état où nous sommes, que l'ennemi n'ait qu'en vain tenté de nous entamer: mais enfin, notre situation devient si critique, & nous déperissons si sensiblement, que je ne répondrois pas, tout avantageux qu'est le poste que j'ai choisi, & quelque bien retranché que j'y sois, que je n'y fusse forcé si j'y étois attaqué un peu vivement. Plus il est étonnant que l'ennemi n'ent ait pas encore conçu le projet, moins aussi, je puis me flatter de le voir long-tems dans la même inaction. Je suis, même, bien sûr de ne devoir la sienne qu'à l'art avec lequel j'ai sçu jusques à présent lui déguiser notre foiblesse: mais il est impossible, & que mille choses ne la lui décelent pas, & que l'instant qui le désabusera, ne soit pas l'instant de notre perte. J'ai déjà instruit le conseil de notre position; & si dans deux jours, je n'en reçois point l'ordre que j'en attends, quoi qu'en puissent dire nos orateurs, je prendrai sur moi notre retraite. Le vent est bon, la mer ne nous est pas encore fermée; & je me hâterai de profiter de deux avantages qu'il ne se peut pas que je conserve long-tems,

pour sauver le reste des troupes que j'ai sous mes ordres, & pour satisfaire l'impatience où je suis de vous revoir.

---

 L E T T R E L X X X I X .

P É R I C L È S A A L C I B I A D E .

**T**ANT, & de si desagréables affaires ont accompagné & suivi ma déposition, que, ne sçachant quand je pourrois vous en faire part, j'avois prié Thrazylle de vous en instruire. Je crois donc, en vous disant que je ne suis plus à Athenes qu'un simple citoyen, moins vous en donner la nouvelle, que vous la confirmer. Vous sçavez trop combien c'étoit sincèrement que je desirois le repos, & à quel point même ma place m'étoit devenue onéreuse, pour croire qu'en contribuant à m'en priver, mes ennemis m'aient causé autant de chagrin qu'ils s'en flattent. Là meilleure preuve que je puisse vous donner du plaisir que j'ai d'en être débarrassé, & qui, à mon sens, est sans réplique, est la tranquillité dont j'ai vu toutes les ca-